

FAIRE MÉDIATION DANS L'ESPACE PUBLIC AU MAROC

OU COMMENT ACTIVER LES DROITS CULTURELS DES PERSONNES ?

Entretien avec **Mohamed Fariji**. Propos recueillis par **Danielle Pailler**

L'œuvre de Mohamed Fariji est traversée par une recherche et un questionnement sur le (dys)fonctionnement des instances éducatives au Maroc. Né à Casablanca, diplômé de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan et de l'École Supérieure d'Art et de Design Llotja de Barcelone, il déploie des narrations, souvent poétiques et utopiques, qui s'inspirent d'actions qu'il considère comme « violentes », notamment les fermetures d'écoles ou de lieux éducatifs publics casablancais. Il conçoit, dans ce contexte, des situations artistiques qui permettent aux droits culturels des personnes de s'exprimer. « La Serre » est l'un des dispositifs qu'il a imaginés. En tant que tiers-lieu éphémère, son installation permet de révéler les ressources en présence. Elle crée des conditions inédites pour que naissent des relations entre artistes, chercheurs, citoyens, institutions culturelles, décideurs politiques. Chacun y prend (sa) place. Les savoirs dont chacun est porteur circulent.

L'Observatoire – À quelles intentions répondent les projets participatifs que vous menez ?

Mohamed Fariji – Je développe des projets artistiques, participatifs et engagés sur le long terme qui interrogent la place de l'artiste, du penseur, du décideur et du citoyen dans sa ville et son environnement. Ma pratique artistique, socialement engagée, se développe à partir de l'installation *in situ*, de l'intervention dans l'espace urbain et de la photographie. Elle peut prendre des formes variées, parfois radicales, comme le projet itinérant « la Serre ». Initialement installée, en 2014, à Laasilat en zone rurale dans la région de Bouskoura, elle a pour ambition de recréer les conditions nécessaires au développement artistique et culturel, face à un environnement parfois hostile et contraignant. Ceci à l'image des légumes et fleurs qui y poussent, dans un univers

recréé et favorable à leur croissance. Depuis 2015, « la Serre » est mobile et s'installe dans des espaces publics urbains et péri-urbains. Y sont par exemple proposés, en décembre 2017, la possibilité d'y faire du slam, de goûter à l'écriture journalistique, à l'archivage sonore, à la broderie, à la

création de bandes dessinées sur la mémoire collective du quartier d'Aïn Chock à Casablanca. Cet espace partagé est alors collectivement investi. L'œuvre devient un espace éphémère et partagé qui s'installe dans des espaces publics pour favoriser l'émergence de nouvelles idées, à l'abri des



La Serre, Marrakech

Photo © Observatoire, 2016

contraintes et visions dominantes. Elle se base sur un processus actif et participatif de recherche multidisciplinaire empruntant à l'architecture, l'histoire, la sociologie, la science, le cinéma et la politique. Car je suis investi dans l'exploration des mythes urbains, de la mémoire collective, des histoires individuelles et des narrations socio-politiques et architecturales des villes.

L'Observatoire – En quoi le dispositif de « la Serre » active-t-il de la participation ?

M. F. – Nous l'installons là où sont la personne et son véritable espace, là où il y a un vrai savoir. Nous l'installons pour faire sortir les gens de chez eux, pour créer un espace qui leur appartienne. Tout commence donc par un contexte et son appréhension. On travaille dans l'espace public, on ne s'adresse pas au public, aux habitants : on est chez eux. Nous y créons un espace partagé entre artistes, chercheurs, citoyens, pour que, peut-être, les personnes posent des questions, pour qu'elles s'installent là... ou ailleurs. C'est un espace sans injonction, sans rendez-vous programmés. C'est un espace subtil, flexible, ouvert sans que l'on y soit forcé de faire quelque chose. Les seules actions récurrentes sont la présence d'une radio et la création quotidienne d'un journal. Ils jouent le rôle de porte-paroles, de mises en voix de ce qui se vit dans les croisements entre artistes/chercheurs/citoyens, qu'ils soient homme, femmes, enfants... Car on entend des voix intimes, on parle de soi, de la société. La situation qui naît dans cet espace de liberté va permettre d'apprendre, d'apprendre sur soi, sur l'autre. Et la rencontre est plus importante que l'activité elle-même. Ce dispositif permet une écoute, une « auscultation » sensible de la société. Cela génère une production. De nouvelles histoires naissent. Quelque chose de serré se tisse.

Les situations artistiques et politico-sociales que nous créons représentent alors un moyen de déchiffrer des phénomènes urbains, sociaux, culturels qui, sans ces processus d'activation, resteraient invisibles, silencieux, oubliés. Est créée une situation à l'intérieur (de la serre) pour transmettre



Mohamed Farji à l'ancien Aquarium de Casablanca

Photo : © Alexandra Frankevitcz - Transit, 2015

à l'extérieur (dans la cité, dans la société) ce qui sera né de ces interactions inédites. Pour permettre à chacun d'exister en tant que porteur d'informations et d'une histoire intime qui dit bien plus que sa singularité. En tant qu'artiste, je suis alors dans cette intimité, je vis cette intimité de la ville – composite – pour continuer à la transmettre avec du sens.

L'Observatoire – En quoi développer des projets qui réactivent la mémoire ferait participation ?

M. F. – Ce sont bien les manques qui nourrissent mon action. Des manques tout à la fois politiques, artistiques, sociaux et aussi mémoriels. Le concept du « musée citoyen » repose ainsi sur la nécessité d'éveiller la mémoire collective des villes. Je mène, avec des groupes d'activistes, des actions régulières de récupération en mettant en place des dispositifs innovants et participatifs à Casablanca, Nouakchott, Alger et Sharjah. J'ai également récemment engagé une réflexion collective pour de possibles réactivations de lieux publics, éducatifs et patrimoniaux, à partir d'une investigation esthétique autour de l'imaginaire et de la mythologie de l'ancien Aquarium de Casablanca. Nous faisons participer ces objets symboliques et lieux oubliés, les artistes et les citoyens pour que les situations que nous créons ainsi – on fait médiation dans la ville – convoquent,

provoquent la mémoire (vive), là où il y a beaucoup de déperditions volontaires. Je veux permettre l'écriture d'autres formes de mémoires à travers l'acte artistique.

L'Observatoire – En quoi les projets que vous menez font médiation ?

M. F. – La médiation est comme une évidence. Toutes nos expérimentations créent des ponts entre des contextes, des humains et des objets. Le dispositif de « la Serre » crée de fait des passerelles, des rencontres entre les personnes présentes. Le médiateur, en tant que c'est celui qui crée des liens, est un activateur d'homogénéité : il n'y aurait plus de différences du fait de l'hétérogénéité dans les fonctions sociales des participants. Un sens commun est alors activé. La possibilité de faire et d'être ensemble. Simplement. De créer des liens entre les espaces et les humains. Entre ce qui paraît éloigné, ce qui appartiendrait à deux extrêmes, comme l'art et la science, le public et l'art. Notre responsabilité est de créer les conditions d'une situation qui fasse médiation. Et tout le monde est alors médiateur, bien sûr.

Entretien avec **Mohamed Farji**
Artiste et co-fondateur de l'Atelier de l'Observatoire,
art et recherche.

Propos recueillis par **Danielle Pailleur**
Maître de conférences
Habilitation à diriger des recherches en sciences de gestion
Vice-présidente « Culture et société »,
Université de Nantes.